

La seconde mère

Quand Juliette est morte un matin de novembre 1986, ce fut pour moi la fin d'un monde. Nous nous aimions depuis le jour où j'étais née. Elle avait 81 ans. Nous avons fêté au mois de mars, le 24, son anniversaire dans une bibliothèque près de Mâcon qui nous avait invitées toutes les deux à venir parler du livre que je venais de lui consacrer.

Dissimulant avec malice sa fierté « d'héroïne » devant une nombreuse assistance, elle avait répondu, naturelle et digne, aux questions qui fusaient. Une vraie star ! Elle avait eu sa photo dans plusieurs journaux locaux, on l'avait vue à la « télé », pensez donc, elle était devenue une célébrité dans son village et le long des bords de Saône jusqu'à Mâcon et même Lyon ! Puis nous avons signé « le » livre, comme elle l'appelait au début, hésitant à le dire « sien » mais tout autant à le dire « mien ». « Je sais bien que c'est toi qui l'as écrit, disait-elle, mais sans moi tu ne l'aurais pas fait ! » Nous riions, heureuses de nous retrouver côte à côte devant cet auditoire amical. Puis l'énorme gâteau tout en crèmes superposées fit son entrée au milieu des acclamations. Et Juliette souffla vaillamment ses bougies.

Juliette était arrivée à 32 ans dans notre famille comme « bonne à tout faire » en 1937. Mes parents, mes deux frères et ma sœur aînés habitaient une villa chemin des Cerisiers à Tassin-la-Demi-Lune près de Lyon. Elle n'eut pas d'autre famille, à part la sienne propre, sa mère et ses trois sœurs – ni d'autres patrons jusqu'à la mort de ma mère en 1971. Alors elle prit sa retraite (« après tout bien méritée » disait-elle) et retourna vivre avec sa sœur Hortense, elle aussi célibataire, dans la petite maison natale du hameau d'Arciat en bord de Saône, non loin de Cormoranche-sur-Saône. Pour moi, c'était « la maison de Juliette » où j'avais passé de nombreuses semaines de vacances étant enfant, où je retournais la voir souvent avec mes

filles, mes maris, mes amis, toujours joyeusement accueillis par les deux sœurs, et où je passerais du temps en 1983/1984 à les interroger sur leur vie d'avant, puisque je préparais un livre sur Juliette. Ce qui d'ailleurs ne lui faisait ni chaud ni froid. Cette histoire de paysanne pauvre devenue bonne dans une famille à problèmes, elle n'en voyait pas l'intérêt. « À ce moment-là n'importe qui pourrait raconter sa vie, tu vois un peu ! » Elle préférait les romans. « Enfin... au moins on avait l'occasion de se voir plus souvent, on passait du bon temps. »

« Notre livre », publié en 1985, était mon cinquième ouvrage et le quatrième récit traitant de l'histoire de la même famille, vue à chaque fois sous un angle différent. Le premier, *Les lauriers du lac de Constance* (1974), avait fait grand bruit, à un moment où ma génération des « enfants de la guerre » commençait seulement à se pencher sur le passé brumeux de leurs parents survivants de la guerre... mais comment et pourquoi ? Mes parents n'étaient plus de ce monde mais il restait Juliette, bien vivante. Je lui dédiais mon récit. Elle y est abondamment présente, comme un membre essentiel de la famille.

Pour une meilleure compréhension je voudrais revenir rapidement sur « l'aventure » paternelle et les « Lauriers »... qu'il n'a pas ramassés. Mon père, Albert Beugras, alors brillant ingénieur chimiste aux Usines Rhône-Poulenc, était entré en politique en 1936 quand il découvrit Jacques Doriot et son PPF (le Parti populaire français). Après avoir accompli son devoir de soldat en 1939 et subi comme un affront personnel la défaite de 1940, il rejoint, « à cause de Mers el-Kébir » disait-il, non pas Londres et son Général mais hélas la politique de collaboration de Jacques Doriot, « et pas celle du Maréchal », distinguo capital pour lui... Il devient un personnage influent dans le PPF, invente son service secret et, pour résumer, renseigne la Wehrmacht jusqu'au débarquement allié en 1944. Il fuit en Allemagne à l'été 1944 et se réfugie, à la suite des huiles du parti

et de Doriot lui-même, sur l'île de Mainau au milieu du lac de Constance. Il a eu la fâcheuse idée d'embarquer avec lui son fils aîné Jean, 18 ans. Quelques mois plus tard, en février 45, Jean va trouver la mort sous un bombardement à Ulm. Ma mère n'apprendra sa disparition que plusieurs mois après l'événement. Longtemps elle n'y croira pas et jamais n'en acceptera l'idée.

Après la mort brutale de Doriot en février 45 également, Albert reste en Allemagne, protégé par l'armée américaine mais refuse de leur servir d'agent secret outre Atlantique ; il se livre donc « à la justice de son pays » qui le récupère en 1946. Grâce à ce retour tardif, il échappe à l'épuration qui a suivi la libération du pays ainsi qu'à une condamnation à mort hâtive. Il aura droit à une longue instruction et à un « vrai procès » où il sera condamné à perpétuité puis emprisonné à Fresnes. Là pour s'occuper il écrit. Dans des petits cahiers d'écolier il se remémore les événements de ses années 1934 à 1948 où eut lieu son procès.

Pendant ce temps, la famille survit... mal, dans les chagrins, la honte et le deuil mais survit, en grande partie grâce à la présence de Juliette qui, pour nous les enfants, joue la mère au foyer pendant que ma mère fait la secrétaire dans une petite usine à Levallois-Perret et, après son travail, court les avocats, les relations, les ministères pour tenter de « le sortir de là. » La famille vit sa vie et ne lâche pas son « prisonnier politique ». Depuis Suresnes-sur-Seine où nous habitons, ma mère nous emmenait tous les samedis à Fresnes, expédition en train jusqu'à la gare Saint-Lazare puis en bus jusqu'à la prison. Elle ne nous a jamais menti.

J'ai « connu » mon père en liberté entre ma douzième année en 1954, à sa sortie de prison, et ma vingt-et-unième année quand il mourut. Cela n'a pas été une connaissance approfondie... Il ne parlait pas du passé, nous ne posions aucune question. Je ne connus que l'homme que je voyais évoluer au jour le jour dans le cercle de

la famille soi-disant reconstituée. Je crois que je l'aimais bien mais il me manquait trop de chaînons entre sa vie d'avant et celle qu'il tentait désespérément de recréer, bonne et digne, pour lui et pour nous. Le reste n'était que silences. Il disparut un mois avant ses soixante ans, en 1963. Ce n'est que deux à trois ans plus tard que, prenant ma respiration, je plongeais dans la lecture des cahiers de Fresnes que ma mère m'avait solennellement remis au lendemain de sa mort en me suppliant de n'en pas faire mauvais usage. Cela voulait-il dire dans son esprit que même en « connaissance de cause » les silences devaient perdurer ?

Mais l'envie d'écrire qui avait déjà pointé son nez plusieurs fois resurgit et j'entrepris d'écrire un livre (mon entourage levait les yeux au ciel) à partir de ces cahiers et de nombreuses autres lectures et recherches. Cela mit du temps. Je n'avais pas la fibre historienne et n'avais pas l'intention de ficeler un document sur la collaboration.

Ce qui m'attirait, c'était de relater, comme une chronique, la vie quotidienne d'une famille à la dérive, coupable seulement de porter le nom du « traître », du « collabo » mais subissant les retombées inévitables de l'égarement de son chef. Avec pour témoin privilégié la petite fille qui, au long de ces années sombres, ne comprenait rien à la pièce dans laquelle les adultes mystérieux lui demandaient de jouer.

Ma mère, malgré une grave maladie, a survécu neuf ans à mon père. Elle a su que j'avais commencé à écrire « quelque chose ». Je sentais que cela lui faisait un peu peur même si elle ne refusait pas de répondre à mes questions. Je ne voulus pas la surmener, les cicatrices n'étaient pas refermées. Juliette fut ma meilleure source de souvenirs d'avant ma naissance et de ma petite enfance. Elle m'avait vue naître et avait une bonne mémoire. Elle m'a beaucoup soutenue dans mon travail tout en comprenant mal qu'une pareille histoire puisse intéresser les populations !

J'avais tenu à ce qu'elle lise le manuscrit terminé et je nous revoie toutes les deux nous promenant sur le chemin de halage de la Saône, moi impatiente qu'elle me fasse le moindre commentaire, elle devisant sur la disparition de la pêche à la grenouille... « quel scandale qu'on ne trouve plus de grenouilles dans les marais » ! Enfin elle s'arrêta en hochant la tête : « Écoute, elle se lit bien ton histoire, c'est même très bien... mais tu espères gagner ta vie avec ça ?... Eh ben mazette ! je te le souhaite et on pourra dire que les conneries de ton père auront servi à quelque chose ! »

Quelle incroyable fortune nous avons eue qu'elle croise notre chemin (des Cerisiers) un jour de 1937 et ne nous quitte pas au cours des pires années de la fin de la guerre et de l'après-guerre, alors qu'elle ne touchait plus un radis de salaire. Elle avait trouvé cela « normal » d'avoir embarqué avec nous sur notre galère. Quand, dix ans après les *Lauriers*, j'eus l'idée de consacrer un récit à Juliette « pour elle toute seule », remontant aux sources de ses souvenirs d'enfant de pauvres campagnards bressans du début du siècle, cela me sembla, comme à elle, tout à fait « normal » et dans le droit fil de mon travail d'écriture autobiographique. Je voulais qu'on entende sa voix bourrue et tendre, émaillée de ce patois bressan qui sonnait si mystérieux et réconfortant à mon oreille, je voulais qu'elle témoigne à travers mes phrases de sa simple bonté, de sa modestie mais aussi de sa gaïté, de sa causticité, bref de son grand cœur et de son intelligence.

Je me souviens, pendant la rédaction du livre, d'avoir été prise d'anxiétés, sujette à des délires de superstition : avais-je le droit d'écrire la vie d'un être si proche et vivant sans lui attirer la poisse, à 80 ans tout juste ? Mais ce qui a dominé durant cette période bénie où nous nous racontions notre histoire, c'est la joie d'être ensemble, de rire et de pleurer au rythme des souvenirs qui surgissaient et ricochaient de l'une à l'autre. Et pour moi l'inégalable satisfaction de lui avoir fait plaisir avec mon cadeau de papier imprimé.

Peu à peu avec le succès du livre et les réactions de lecteurs et lectrices je me suis rendu compte à quel point les avaient touchés non pas seulement le personnage de Juliette et son histoire personnelle mais le portrait qui en ressortait de « ces femmes-là », les bonnes les bien nommées, les nounous, les « domestiques », qui avaient vécu dans les familles du siècle dernier, en général bourgeoises mais pas forcément riches, et s'étaient consacrées à une marmaille qui n'était pas la leur, en oubliant de vivre pour elles-mêmes.

Juliette et moi lisions les lettres avec émotion et bonheur, environnées de toutes ces « autres Juliette » qui lui ressemblaient tant, les Marie, les Huguette, les Madeleine, les Catherine, les Françoise... qui avaient éclairé de leur amour désintéressé quantité de souvenirs d'enfance de toute une génération et même deux. Pour moi, bien entendu, Juliette resterait toujours la meilleure des meilleures entre toutes !

Ce jour de novembre où elle partit était une claire et froide journée à peine voilée de brume. Je crois qu'elle n'a pas réalisé. J'étais arrivée de Paris la veille. Elle était admise dans un hôpital pour la première fois de sa vie, à Mâcon, et croyait tenir un record. Nous en avions plaisanté... « Je n'ai pas l'intention de m'éterniser ici tu sais. Tout le monde est très gentil mais on est mieux chez soi. » Elle ne s'éternisa pas. Elle attendit encore une nuit. On m'appela le matin.

Après lui avoir dit adieu, je marchais dans la ville jusqu'au bord de la Saône étale. La brume s'évaporait doucement. Le long du quai une vieille barque prenant l'eau se balançait. Inexplicablement un cygne est apparu se laissant glisser au fil du courant.

Marie Chaix, avril 2011